

B. LE MOYEN ÂGE

a. Des églises paléochrétiennes aux abbayes romanes :

la longue persistance de la romanité (V^e-XII^e siècle) - M. Vallée

Au haut Moyen Âge, le territoire du Pays Haut Languedoc et Vignobles est caractérisé à la fois par la poursuite rapide de la précoce christianisation, très sensible dès le IV^e siècle, et par l’empreinte durable des Wisigoths qui ont dominé la région de 462 à 719.

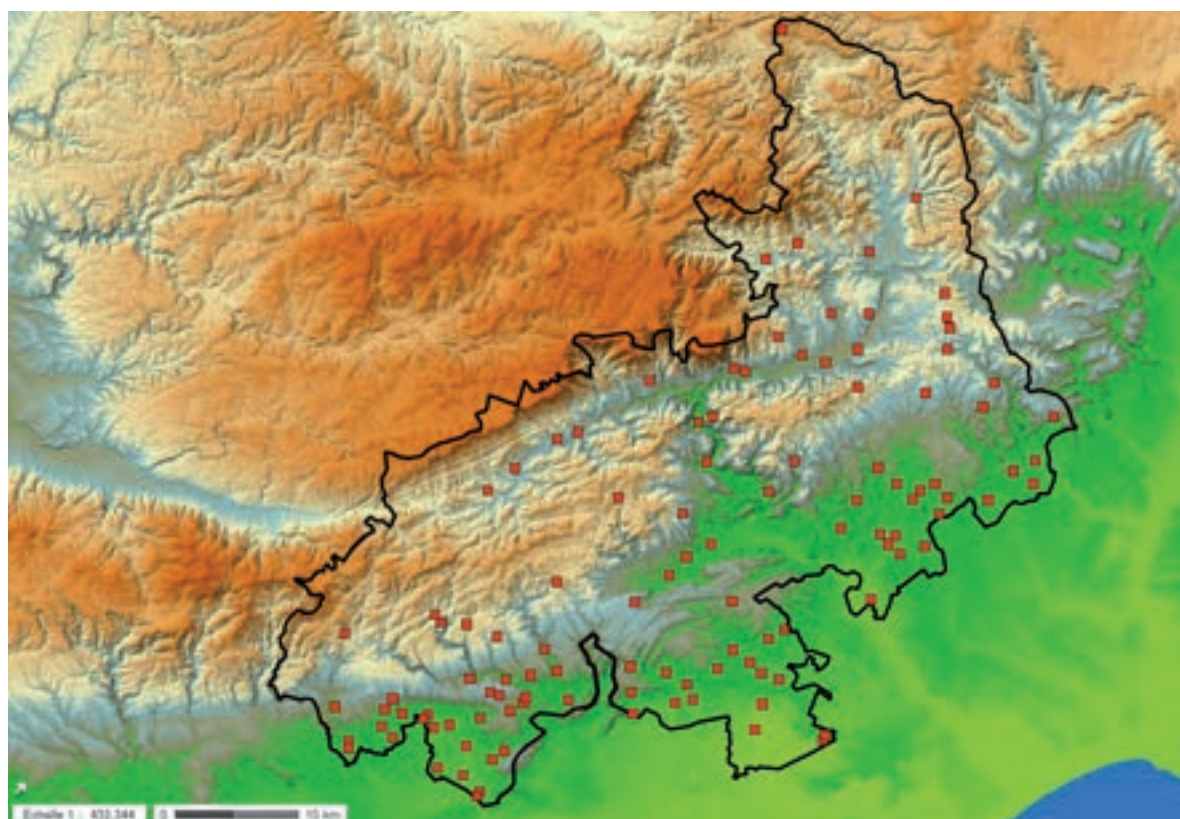
La christianisation des campagnes dans le prolongement de la culture antique

La fin du V^e siècle et surtout le début du VI^e siècle sont marqués par un nouvel investissement des hauteurs de l’arrière-pays, comme à Saint-Chinian (Notre-Dame de Nazareth), Cassagnoles (Pic Sarrazi), ou Minerve. Ces sites sont parfois clos de murs en pierre sèche, larges de plus d’un mètre, qui délimitent un périmètre dans lequel on trouve de petites constructions en pierre dépourvues de tuiles. La présence de céramiques africaines atteste l’intégration du Pays aux courants d’échanges méditerranéens. Dans l’ouest du territoire, l’occupation des sites en hauteur au VI^e siècle pourrait être mise en relation avec la confrontation entre Francs et Wisigoths après 508 : la zone aurait constitué une marche défensive.

La forteresse de Bousagues à La Tour-sur-Orb, sorte de tour massive de forme rectangulaire, et celle du Champ-de-Mars de Dio-et-Valquières pourraient avoir fait partie à la même époque d’un système de vigies.

Cette réappropriation du piémont va de pair avec la christianisation. C’est ainsi qu’apparaissent les premières églises rurales, presque toujours accompagnées de nécropoles, constituant des complexes religieux, pôles de christianisation qui parsèment le paysage, comme à Roujan ou à Siran. La continuité avec l’héritage romain est évidente, notamment quand l’église est bâtie sur les ruines d’une *villa* romaine. Car si la domination wisigothique a rattaché durablement la région au monde ibérique, et si l’on retrouve dans l’architecture des églises rurales des caractéristiques que l’on rencontre à la même époque en Espagne, la plupart de ces caractéristiques étaient héritées de la tradition classique : une nef courte, terminée à l’est par un chœur quadrangulaire (carré, rectangulaire ou trapézoïdal), tantôt complètement ouvert sur la nef, tantôt fermé par un mur percé d’un arc triomphal outrepassé reposant sur des piédroits aux impostes moulurées et plus rarement sculptées.

CARTOGRAPHIE DES ÉGLISES PRÉ-ROMANES





CHAPELLE SAINT-GEORGES À LUNAS
L'arc outrepassé repose sur des fûts de colonnes et des chapiteaux de marbre antiques en remploi.

L'arc triomphal et les chaînages d'angles sont toujours en pierres de taille. Les murs comportent généralement quelques assises en épi. Les ouvertures sont toujours établies au sud. Quand les portes ont été conservées, elles sont constituées elles aussi d'un arc outrepassé. Ces techniques de construction perdurent dans notre région jusqu'au X^e siècle, de telle sorte qu'il est souvent difficile de dater ces édifices avec précision. Des éléments de datation sont plus faciles à identifier dans les autres parties des complexes religieux : mobilier des tombes, et notamment pièces

d'orfèvrerie caractéristiques de l'art wisigothique, ou baptistère. De cette époque subsistent deux éléments remarquables du mobilier liturgique : les autels et les cippes (ce terme, qui désigne, à l'époque romaine, des stèles votives ou funéraires, s'applique désormais aux reliquaires en pierre, affectant la forme d'une colonne tronquée ou d'une stèle rectangulaire). Certains autels sont restés *in situ* même quand l'église a été abandonnée (Saint-Salvy, Cesseras), d'autres sont restés dans le même sanctuaire jusqu'à nos jours, malgré les remaniements successifs de l'architecture (Quarante), d'autres sont passés d'un édifice abandonné à une nouvelle église en fonction (de Saint-Nazaire à Saint-Etienne de Minerve ; l'autel dédié à saint Frichoux dans la collégiale Saint-Etienne de Capestang).

Quand la table d'autel est un remploi de l'antique, la vénération pour l'écrit et le respect pour l'héritage romain expliquent qu'on n'ait pas effacé les inscriptions qui y sont portées. A Saint-Martin de Pagnan (Aigues-Vives), une inscription publique en l'honneur de la famille d'un magistrat, datée de 15 après notre ère, est restée gravée sur l'autel, mais elle fut entourée de croix de consécration ; lorsque, récemment, elle fut retrouvée, elle servait de seuil à cette chapelle.

De tous les autels que l'on peut dater en France avec certitude, le plus ancien est celui de Minerve, puisqu'il porte sur sa face antérieure une inscription latine qui nous apprend que l'évêque Rusticus l'a fait faire la trentième année de son épiscopat, ce qui permet de le dater dans la fourchette 456/459.

Il est constitué d'un bloc de marbre blanc d'un seul tenant, probablement extrait d'une carrière du Minervoise ou du Saint-Ponais. Sa table est sobrement ornée d'une moulure qui en fait le tour. Nous n'avons pas l'assurance que Rusticus l'ait consacré sur place, mais il était déjà à Minerve à l'époque carolingienne.



L'AUTEL DE SAINTE-MARIE DE QUARANTE

Les plus décorés de ces autels sont ceux de Sainte-Marie de Quarante. Le petit autel au nord du transept en marbre blanc porte sur le pourtour de sa table un décor de lobes semi-circulaires (les lobes étaient destinés à recevoir les pains d'offrandes consacrés par l'eucharistie et distribués ensuite aux fidèles). Ce décor est encadré d'une moulure où deux rangs d'oves alternent avec des perles. Aux angles, un fleuron tréflé assure la jonction. La table du maître-autel, quant à elle, est taillée dans un marbre blanc veiné de gris.

L'encadrement comporte successivement une plate-bande ornée de perles et d'oves, une gorge, un motif en éventail, une baguette où s'enroule une guirlande de feuilles, et des lobes semblables à ceux du petit autel. Chaque lobe a reçu un décor de motifs floraux stylisés, tous différents. Ces décors sont à rapprocher de ceux de sarcophages du VII^e siècle conservés à Narbonne.



© M. Vallée-Rochie

LE CIPPE D'OUPIA

Outre le respect pour l'héritage romain si perceptible sur les tables d'autel, une autre caractéristique de la culture wisigothique est la mise en valeur précoce des reliques. De nombreux reliquaires de pierre reprennent la forme rectangulaire du cippe antique : *le loculus* (petite cavité qui contient les restes sacrés) est situé au sommet, les faces sont souvent sculptées, la hauteur totale est généralement supérieure à 1,10m : ce mobilier est destiné à présenter les reliques à l'adoration des fidèles qui peuvent en faire le tour. Celui d'Oupia est particulièrement représentatif de la sculpture wisigothique. Le cippe d'Oupia est un bloc de marbre où l'on voit de haut en bas un lion, une croix byzantine pattée et gemmée, avec des feuilles de lierre, deux colombes s'abreuvant à un calice, et un entrelacs de quatre boucles. Certains cippes-reliquaires, moins hauts (de 75 à 85 cm), servaient de pieds d'autel, comme celui de Saint-Martin de Pouzes à Pézènes-les-Mines, bloc rectangulaire surmontant une base et flanqué de quatre colonnettes engagées.

Mais tous les pieds-reliquaires n'affectaient pas la forme d'un cippe : certains sont en forme de tronc comme celui, orné d'une croix sculptée, de l'autel de l'église abbatiale de Saint-Martin-Saint-Majan de Villemagne-l'Argentière. Là encore, la tradition wisigothique a perduré tout au long de la période carolingienne, et ce n'est qu'au XI^e siècle que se généralise la pratique de creuser le *loculus* directement dans la face inférieure de l'autel.

Les traces d'un rite original

La culture "wisigothique" s'est d'autant mieux maintenue à l'époque carolingienne que les souverains se sont appuyés sur l'élite locale pour administrer la région, et notamment sur le personnel judiciaire wisigothique (on sait l'attachement des Wisigoths à la loi romaine et à la culture écrite). Cela a notamment contribué au succès de pratiques juridiques originales qu'on retrouve aussi en Catalogne.

Les témoins convoqués par un tribunal devaient se mettre d'accord sur une version des faits, consignée par écrit. Cette déposition collective était ensuite placée sur l'autel, au-dessus des reliques, puis les témoins joignaient leurs mains en tenant ensemble la charte, en jurant solennellement que leur déposition était véridique. Juges et témoins pouvaient, ensuite, graver leur signature sur le marbre de l'autel. Cette pratique, courante en Catalogne, est aussi bien représentée sur le territoire du Pays : table d'autel conservée dans l'église de Cessero, en provenance de Saint-Félix ; table d'autel en marbre gris moulurée en provenance du château de Mourcairol, conservée dans l'église des Aires ; à Sainte-Marie de Quarante, maître-autel (avec des signatures communes avec celles que l'on trouve sur la table d'autel de Minerve), et petite table d'autel placée dans le croisillon nord, où l'on n'a pas hésité à bûcher les lobes sculptés sur l'un des bords de la table pour y graver des noms. Avec le temps et l'évolution de la spiritualité, les motivations des graveurs de graffiti changent : les signataires sont de plus en plus souvent désormais des fidèles inquiets pour leur salut, qui cherchent à inscrire leur nom au plus près du mystère eucharistique, afin d'être étroitement liés à la prière pour les défunts.

Le réseau des abbayes

Si, à bien des égards, la période carolingienne s'est située dans le prolongement de la culture wisigothique, l'élément nouveau est l'essor et la promotion du monachisme. A l'exemple de Benoît d'Aniane (782), quelques laïcs épris d'érémitisme fondent successivement les abbayes de Saint-Pierre-aux-Liens de Joncels (vers 800) et de Saint-Anian sur la rive droite du Vernazobre à Saint-Chinian (en 826). La règle bénédictine est restaurée à l'abbaye de Saint-Martin de Cogné (fondation de la fin du VII^e siècle). Les moines assurent l'afflux des pèlerins et la prospérité de l'abbaye en allant voler des reliques de saint Majan à Lombez : l'abbaye porte désormais le nom de Saint-Martin-Saint-Majan de Villemagne (893).

A cette première vague de fondation ou de restauration succède en Languedoc une deuxième, à l'initiative de grands dignitaires, comtes ou évêques, au X^e siècle. En 936, le comte de Toulouse Raymond III et sa femme Garsinde, fille du vicomte Odon de Narbonne, fondent une abbaye sur la rive droite du Jaur, face au village de Thomières. L'abbaye reçoit l'année suivante les reliques de saint Pons, martyr de Cimiez ; elle est dédiée sous ce vocable.



© F. Mazeran

L'ABBAYE SAINTE-MARIE DE MAJAN

Dans les beaux bâtiments romans actuels, il ne subsiste plus que le souvenir de la gloire de l'abbaye au X^e siècle, porté par cette dalle pré-romane avec texte.



© M. Vallée-Rochie

LES GRAFFITI DE L'AUTEL DE MINERVE

En 873 à Minerve, lors d'un procès opposant les moines de Caunes à l'évêque de Narbonne. Les signataires sont des personnages de premier plan, en particulier les juges du plaid : l'un d'eux, Salomon, pourrait être le même personnage que le comte du Conflent du même nom.

Dès lors, l'autel de saint Rustique devint un document historique exceptionnel : à Minerve, les responsables politiques, détenteurs de l'autorité judiciaire, ont continué à graver leur nom sur l'autel ou son support jusqu'au milieu du XI^e siècle.

Raymond et Garsinde demandent à l'abbé du monastère bénédictin de Saint-Géraud d'Aurillac d'envoyer quelques moines à Saint-Pons. L'abbaye auvergnate jouit, à cette époque, d'une aura considérable, liée à son fondateur, saint Géraud, proposé comme modèle de sainteté laïque aux aristocrates de son temps par l'abbé Odon de Cluny qui vient de composer une "vie" du saint. C'est donc une fondation de prestige, qui rattache Saint-Pons au monde clunisien. L'aristocratie locale ne s'y trompe pas et ne tarde pas à envoyer, par la suite, ses rejetons comme oblates à Saint-Pons-de-Thomières.

La fondation de l'abbaye de Quarante a des débuts plus discrets. C'est d'abord la simple église d'un bourg, mentionnée pour la première fois dans un acte de 902. A la fin du X^e siècle, la famille vicomtale de Narbonne et les archevêques de la métropole narbonnaise, qui lui étaient liés, prennent cette église sous leur protection et bientôt une communauté de douze chanoines réguliers la dessert ; elle prend ensuite le titre d'abbaye. On suit cette évolution dans les legs attribués à Sainte-Marie de Quarante dans les testaments de Raymond, comte de Rouergue (961), ceux d'Adélaïde, vicomtesse de Narbonne (977, 990), et enfin celui de son fils Ermengaud, archevêque de Narbonne en 1005.

L'église a sans doute été reconstruite pour pouvoir accueillir les chanoines à la fin du X^e siècle : l'archevêque Ermengaud procède à sa dédicace en 982. La construction de cet édifice a dû s'achever au début du XI^e siècle, car en 1016 l'évêque Urbain de Béziers, à la demande de l'archevêque, vient y consacrer une chapelle dédiée à saint Martin. Il ne reste plus grand-chose de cette première église, sauf un fragment d'autel et la base des bas-côtés et de la façade sud, car l'édifice est reconstruit au milieu du XI^e siècle. Une nouvelle dédicace fut effectuée en 1053 par les évêques de Béziers et d'Agde et l'archevêque Guifred de Narbonne, fils du comte de Cerdagne et neveu de l'abbé Oliba de Ripoll et Saint-Michel-de-Cuxa.

C'est que la société tout entière avait profondément changé. A l'ouest du territoire, les guerres fratricides menées par les héritiers du comté de Carcassonne ont permis aux comtes de Barcelone de réaliser la féodalisation à leur profit (1067-1070). Les descendants des comtes, les puissants vicomtes Trencavel (vicomtes de Béziers d'Agde, d'Albi et de Carcassonne) et dans une moindre mesure les vicomtes de Minerve dominent le territoire. Les uns et les autres tissent les liens de la toile féodo-vassalique, et les abbayes sont d'importantes pièces du jeu social. La donation est certes un acte de piété motivé par le souci du salut de l'âme, mais c'était aussi un acte politique qui situait le donateur à l'intérieur d'un réseau. Ce type de donation a un impact sur le paysage patrimonial : une donation des vicomtes de Minerve à Saint-Victor de Marseille, tête de pont de la réforme grégorienne en Languedoc, est probablement à l'origine de la chapelle romane Saint-Germain de la Serre à Cesseras.

La réforme grégorienne a un profond retentissement dans toutes les communautés. Certaines sont libérées de la tutelle des laïcs, comme celle de Saint-Pierre-aux-Liens de Joncels sous l'impulsion énergique du prélat réformateur saint Fulcran de Lodève : le pape Grégoire VII la prend sous sa protection. D'autres sont dès l'origine des bastions de la réforme, sur lesquels la papauté peut s'appuyer, comme l'abbaye de Saint-Pons et son abbé Frotard, envoyé dès 1077 en Espagne aux côtés d'Amat d'Oloron pour y faire triompher les idées réformatrices.

Le profond désir de réforme est aussi à l'origine de communautés nouvelles : un groupe de chanoines réformateurs quitte, vers 1066, le chapitre cathédral de Saint-Nazaire de Béziers pour fonder une petite communauté à Cassan (Roujan). Les chanoines respectent la vie commune selon la règle de saint Augustin.

Leur prieur Guiraud (1070-1123) profite de sa notoriété pour attirer les donations et notamment celles des Alquier, une puissante famille des environs de Béziers. En effet, les chanoines qui, selon la réforme, renoncent à leurs biens propres, tournent le dos au siècle pour se libérer des soucis matériels et se consacrer à la prière, doivent se constituer un patrimoine collectif suffisant et autonome.



© F. Mazeran

MODERNITÉ DU CHEVET DE L'ABBATIALE SAINTE-MARIE DE QUARANTE

La reconstruction de Sainte-Marie de Quarante au milieu du XI^e siècle marqua le début de la pénétration des procédés techniques en usage en Catalogne et en Roussillon, et l'église abbatiale de Quarante témoigne du premier art roman méridional, caractérisé par un chevet de type lombard et des incrustations fréquentes de basalte noir, le plus souvent en cordon au dessus des arcatures des fenêtres.

A Quarante, le transept est particulièrement long et le chevet est constitué d'une vaste abside semi-circulaire, flanquée de deux absidioles.

Les chanoines de Quarante étaient complètement sous la tutelle de l'archevêque. L'année qui suivit la nouvelle dédicace de Sainte-Marie de Quarante, en 1054, l'archevêque Guifred, accusé de simonie, de vol et de parjure, fut excommunié.

Il était l'archétype du prélat indigne que dénonçait désormais le courant réformateur, bientôt piloté par le pape Grégoire VII (1073-1085), d'où son nom de réforme grégorienne.



**SAINT-PIERRE-DE-RHÈDES À LAMALOU-LES-BAINS,
TÉMOIN DU RAYONNEMENT DE L'ABBAYE DE SAINT-MAJAN À VILLEMAGNE-L'ARGENTIERE**

L'église fut reconstruite en style roman, avec un très beau portail décoré d'incrustations de basalte qui dessinent un arc en dents de scie entourant une croix pattée.

A l'entrée de l'absidiole sud, un orant occupe le centre de la corbeille. Dans le chœur, une sculpture en marbre blanc, scellée dans le mur, représente saint Pierre.

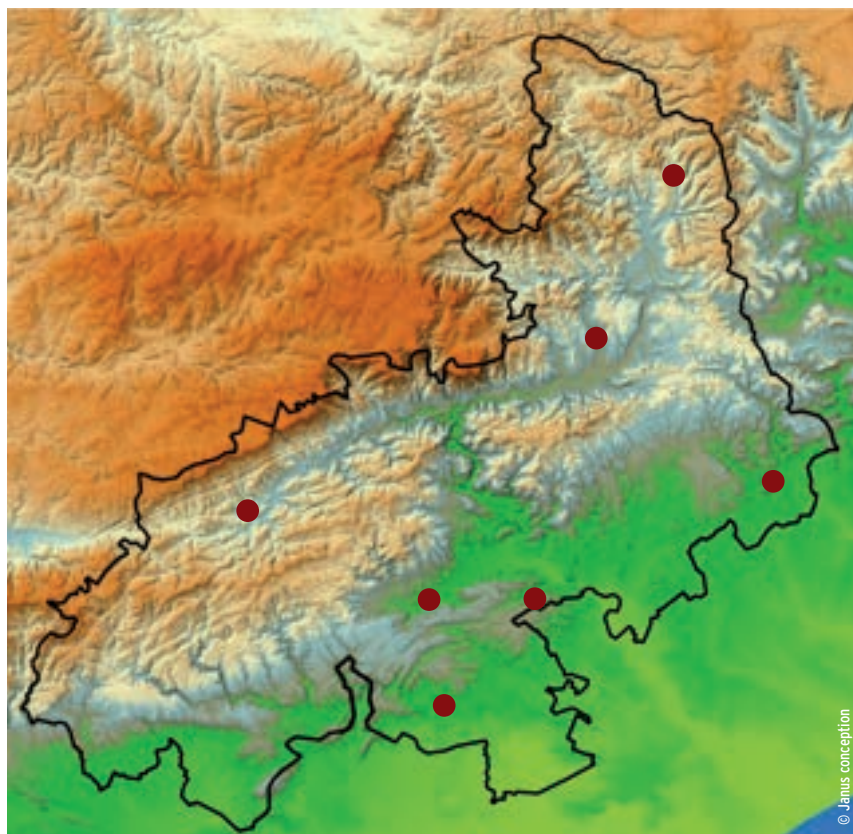


Une nouvelle église prieurale est consacrée en 1115. Nantie de nombreuses reliques, elle attire les pèlerins et devient vite une nécropole de choix pour l'aristocratie biterroise.

Le rayonnement d'une abbaye peut aussi expliquer la création de filiales et la construction de nouvelles églises prieurales, comme celle de Saint-Pierre-de-Rhèdes (Lamalou-les-Bains). C'est, à l'origine, une église mentionnée en 990 dans le testament de Guillaume, vicomte de Béziers et d'Agde, comme dépendant du *castrum* de Mercoirol. Elle devient dans la première moitié du XII^e siècle un prieuré dépendant de l'abbaye de Villemagne.

Le dernier témoin de l'architecture romane sur le territoire du Pays est l'église abbatiale Notre-Dame de Fontcaude (Cazedarnes). Fondée vers le milieu du XII^e siècle par une communauté de chanoines réguliers de saint Norbert, cette abbaye atteste l'émergence d'une nouvelle spiritualité qui correspond mieux aux exigences du siècle, et va bientôt, en se radicalisant sous d'autres formes, provoquer le cataclysme que l'on sait. Il ne subsiste de l'église abbatiale que le chevet, la dernière travée et les éléments sculptés des chapiteaux provenant du cloître de l'abbaye que l'on peut dater de la seconde moitié du XIII^e siècle.

CARTOGRAPHIE DES ABBAYES IX^E - XII^E SIÈCLE



Le patrimoine du Pays est donc largement marqué par la persistance d'une romanité dont les Wisigoths ont été les gardiens fidèles et respectueux. On le voit aussi bien dans les techniques de construction que dans les graffiti sur les autels, témoignages d'une culture qui sacralise la loi et l'écrit. La période carolingienne n'apporte guère d'innovation et les traces de cette civilisation perdurent jusqu'au XI^e siècle.

Les profonds changements qui bouleversent la société vers l'an mille conduisent à une rupture technique et artistique. L'influence catalane se fait sentir et l'art roman s'épanouit dans la seconde moitié du XI^e siècle.

Il puise ici son originalité dans l'usage décoratif du basalte local. Le désir de réforme et l'exigence d'une nouvelle spiritualité entraînent enfin la création de nouvelles communautés, qui laissent leur empreinte dans le paysage patrimonial.

b. Le temps des *castra* (X^e-XIV^e siècle) - I. Commandré, V. Vassal, M. Bourin-Derruau

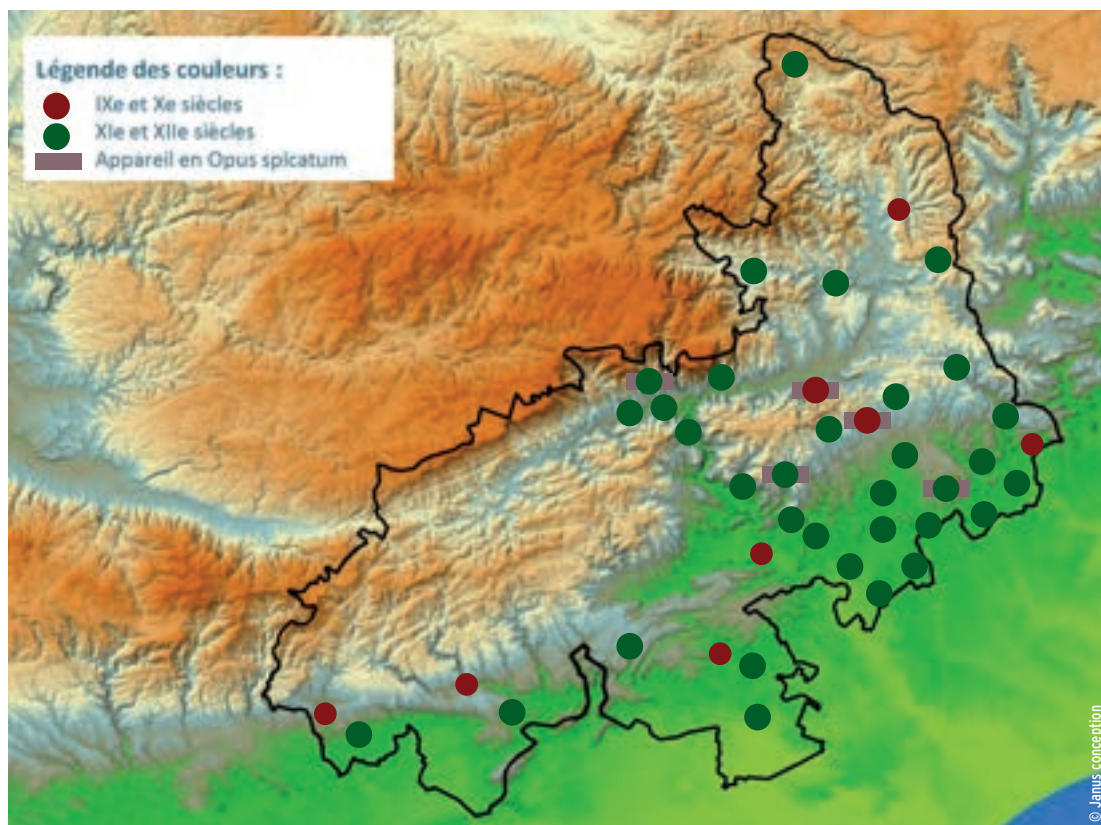
La période qui suit l'an mille mérite d'être désignée comme le temps des *castra*, châteaux seigneuriaux aussi bien que villages fortifiés. C'est un temps de croissance qui voit l'émergence d'une aristocratie chevaleresque et châtelaine, en tant que groupe bien individualisé. C'est elle qui élève les châteaux et regroupe, de manière plus ou moins contraignante, la population qu'elle domine, rançonne et protège à la fois. Tous les sites aristocratiques n'ont pas survécu, mais de cette époque date le réseau de l'habitat organisé en gros villages. C'est alors que se forme leur disposition en auréoles concentriques autour d'un pôle originel tandis que disparaissent nombre d'anciens lieux habités aux siècles précédents.

La forte démographie des familles de la haute aristocratie et les ambitions de ses vassaux multiplient les sites fortifiés. Les exactions des *milites*, la pression fiscale qu'ils exercent sur la population ainsi que la construction de nouveaux sites fortifiés définissent les grands contours de ces seigneuries castrales. Elles ont présentes dans tout le Pays Haut Languedoc et Vignobles, mais avec des spécificités locales. Routes et mines semblent, par exemple, déterminer aux XII^e-XIV^e siècles l'emplacement de quelques sites privilégiés, comme les *castra* du district minier de Villemagne-l'Argentière. Si les vicomtes de Carcassonne et de Béziers paraissent les principaux détenteurs de ces châteaux aux X^e-XI^e siècles, les inféodations se multiplient au XII^e siècle, et le groupe des tenants se fractionne alors en une multitude de seigneuries attachées à une fortification castrale. Certaines familles se détachent (vicomtes de Minerve, seigneurs de Faugères, seigneurs de Puisserguier, etc.) mais restent fidèles aux lignages vicomtaux de Béziers-Carcassonne ou de Narbonne. Des réseaux se dessinent avec leur cortège de sites.

La Croisade contre les Albigeois (1209-1229) ne modifie pas fondamentalement ce réseau, même si cet épisode guerrier provoque des réajustements : elle entérine la fin de quelques *castra* ou provoque, à plus ou moins long terme, la désertion d'autres qui portent déjà en eux les germes de leur abandon, ainsi au Castelas d'Olargues-le-Vieux (commune de Saint-Julien).

Mais l'essentiel du réseau se maintient, souvent au profit des nouveaux maîtres, chevaliers venus du nord, seigneurs méridionaux ayant pris le parti de la Croisade ou le roi lui-même qui y installe une garnison.

CARTOGRAPHIE DES CASTRA





MOURCAIROL, VUE DE LA PARTIE SOMMITALE DU SITE DEPUIS LE NORD-EST, AVEC LA CHAPELLE SAINT-MICHEL AU CENTRE

Avant que certains ne soient redécouverts aujourd'hui par les recherches archéologiques, il ne subsistait d'eux, dans le paysage, que la trace de fiers donjons ; l'habitat qui entourait le château était caché par les ronces ou envahi par les arbustes. Il en est de même pour Neyran, dans la commune de Saint-Gervais-sur-Mare.

Certains châteaux vont toutefois donner naissance à de petites agglomérations pérennes comme le montrent les exemples de Boussagues, du Pujol-sur-Orb, d'Olargues ou encore de Vieussan. Mais même dans ces villages aux structures resserrées, l'habitat aristocratique qui fut le ferment de leur émergence se trouve abandonné aux périodes postmédiévales, ou alors fortement remanié. Désertions et/ou destructions confèrent alors à la topographie villageoise une allure originale : dominant l'agglomération, une tour ou une église isolée par des vacants reste souvent le seul témoignage visible d'ensembles qui furent pourtant assez vastes. L'habitat villageois se maintient au contact de la fortification primitive délaissée, dont ne subsistent que l'église castrale ainsi qu'une partie de l'enceinte. Désormais complètement oblitérés, ces vestiges ne sont plus accessibles que par la fouille ainsi qu'en a largement témoigné l'analyse archéologique du site d'Olargues.

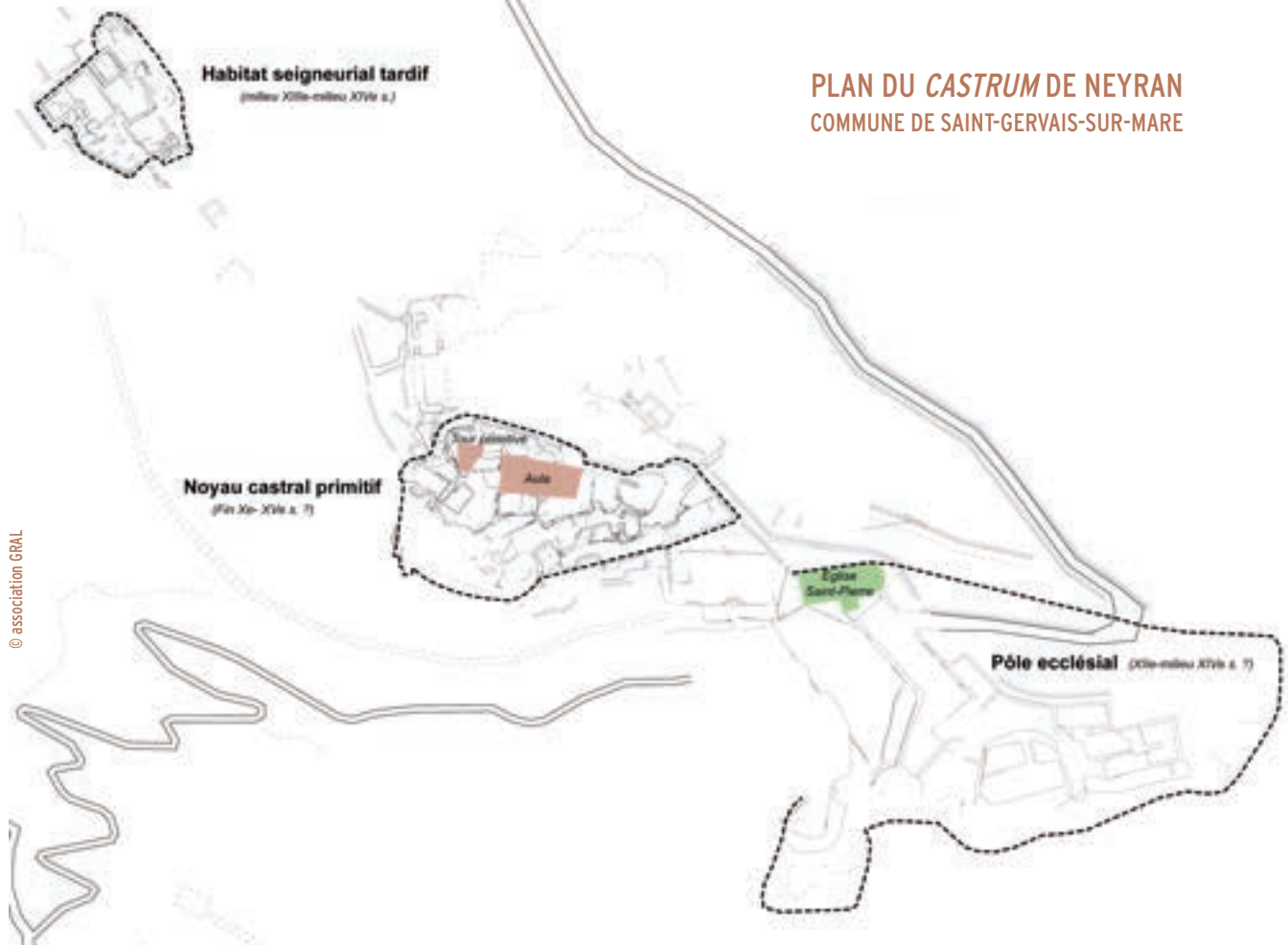
Quelques sites pourtant semblent suivre une évolution différente et, à la période moderne, continuer à rassembler, parfois modestement, l'habitat. Ainsi en va-t-il très probablement du château de Dio.



OLARGUES

Vue générale du *castrum* d'Olargues depuis le sud-ouest. La partie sommitale du site, définitivement abandonné à l'époque moderne, domine le village, sans doute simple *barri* (faubourg) au début du Moyen Âge mais qui devient le centre de peuplement principal sans doute dès les XIV^e-XV^e siècles.

PLAN DU *CASTRUM* DE NEYRAN COMMUNE DE SAINT-GERVAIS-SUR-MARE



Dominant le village de Saint-Gervais-sur-Mare, à une altitude de près de 440 m, les vestiges du *castrum* de Neyran s'étirent le long d'une crête surplombant la vallée de la Mare sur une superficie d'environ 2 hectares. Ce territoire, au cœur des premiers étages montagnards héraultais, affiche une certaine importance stratégique. En effet, cette vallée constitue un axe pénétrant nord/sud reliant naturellement le littoral languedocien aux premiers reliefs du Massif Central.

Il s'agit en outre d'un espace marquant les confins de plusieurs diocèses : Albi (puis Castres à partir de 1317), Béziers et Lodève, aux délimitations fluctuantes durant les périodes médiévales et modernes. Le territoire semble très tôt placé sous l'autorité des vicomtes de Narbonne. Dès la seconde moitié du X^e siècle, la haute vallée de la Mare intègre, en effet, un alleu baptisé Nébuzon, lequel comprend notamment la *villa* de Saint-Gervais. Dans la commune de Rosis, le *castrum* de Nébuzon contrôle l'ensemble de ce territoire, mais il est sans doute rapidement suppléé par le site de Neyran, bien que ce dernier n'apparaisse dans les textes qu'à la fin du XI^e siècle. Les actes des XI^e-XIII^e siècles désignent le site indistinctement par les termes *castrum* ou bien *castellum*, jusqu'au dernier tiers du XIII^e siècle, période à partir de laquelle les mentions de Neyran se raréfient. Ces documents attestent la suzeraineté des vicomtes, mais rendent également compte du développement d'un lignage castral dont les ramifications s'étendent au-delà des hauts cantons. Dès la fin du XII^e siècle, la seigneurie originelle semble rapidement fragmentée notamment au profit de seigneurs locaux émergents tels que les Boussagues ou les Cabrerolles. En contrebas, le village de Saint-Gervais aggloméré autour de son église paroissiale se développe parallèlement. Les deux sites accueillent une population relativement importante jusqu'à la fin du Moyen Âge, selon le schéma dual à présent bien établi des pôles castraux et ecclésiaux. En l'état des connaissances, l'abandon de Neyran semble intervenir dans le courant du XV^e siècle. Il ne peut être imputé à l'absence d'équipement culturel, la chapelle castrale Saint-Pierre est, en effet, présente sur le site dès le XII^e siècle et demeure en usage alors que le site n'accueille plus que quelques casales et des parcelles gagnées par la friche ou la culture de la vigne. La colline de Neyran est exclusivement constituée d'un substrat schisteux qui a été largement remodelé lors de la mise en place de l'agglomération. Habitats, espaces de circulation et système défensif sont pour la plupart semi-troglodytiques et cette particularité architecturale constitue le caractère original de ce *castrum*.



Le site présente une forme polynucléaire où se distinguent trois grands ensembles établis le long du serre : un *castrum* primitif en partie centrale, un pôle ecclésial à l'est et un habitat seigneurial tardif formant un petit hameau autonome à l'extrémité nord-ouest de la colline. Les fouilles pratiquées entre 2006 et 2013 ont permis d'attester une occupation comprise entre la fin du X^e et la seconde moitié du XIV^e siècle.

À la première fortification militaire initiale de l'an mille, édifiée en partie sommitale de l'éperon et constituée d'au moins une tour et d'une grande salle, que les textes médiévaux appellent *aula*, est associée une véritable agglomération durant les XII^e-XIII^e siècles. Celle-ci se développe en terrasse, selon un modèle planifié par les bâtisseurs, et bénéficie d'une mise en défense mixte, assurée à la fois par la topographie naturelle des lieux, des aménagements rupestres (parois rocheuses dressées à la verticale) et des constructions maçonnées (murs et portes).



VUE PARTIELLE DE L'HABITAT CASTRAL TARDIF DE NEYRAN, FRONT NORD-EST AVEC FAÇADE À CONTREFORT

L'église Saint-Pierre, édifée entre la fin du XI^e siècle et le XII^e siècle, constitue un second pôle d'habitat. Les unités domestiques semblent s'y développer selon un maillage moins dense mais, à l'instar du *castrum* primitif, ce deuxième espace bénéficie d'une mise en défense autonome, dont témoignent encore les vestiges partiels d'une courtine qui tend à isoler l'ensemble du site au sud-est. Le milieu du XIII^e siècle semble marquer l'apogée du *castrum* de Neyran.

Les constructions débordent désormais largement du périmètre défini par ces deux grands pôles : elles se développent sur les versants nord et sud et forment ainsi une agglomération de plus grande ampleur qui rend caduque l'ensemble des structures défensives collectives initiales. Dans le même temps, un nouvel habitat seigneurial est érigé au nord-ouest du site. Il forme un groupe architectural autonome, constitué de plusieurs bâtiments et assimilable à une maison forte, nettement distincte du reste du *castrum*. L'abandon du site ne livre pas de schéma homogène : le caractère éclaté de ce village rend la désertion de chacun de ses pôles autonome et progressive. Neyran se vide de sa population entre le milieu du XIV^e siècle et le milieu du XV^e siècle tandis que croît l'agglomération de Saint-Gervais dont le terrier de 1492 rend compte de l'expansion récente.

Désormais délaissées, les terrasses méridionales de l'ancien *castrum*, particulièrement bien orientées et proches du village, sont réinvesties à partir de la seconde moitié du XV^e siècle afin d'être mises en culture. Elles conserveront cette fonction jusqu'au début du XX^e siècle.



LE CASTRUM DE DIO, VU DEPUIS LE NORD-OUEST.

L'ensemble castral des XIII^e-XIV^e siècles, réaménagé au début du XVII^e siècle, domine une petite agglomération dont l'origine paraît essentiellement tardo-médiévale

Les villages fortifiés du bas pays

Parallèlement, en zone de piémont mais surtout dans la plaine fertile du Biterrois s'amorce à partir de la fin du fin du XI^e siècle et surtout tout au long du XII^e siècle, un fort accroissement démographique associé à un processus de concentration de l'habitat qui donne naissance à de gros villages fortifiés. L'apparition de ce type de formations villageoises est liée à un contexte économique et sociopolitique favorable. Certes, le château n'est pas le seul élément moteur dans la formation des villages. Les églises aussi ont parfois cristallisé l'habitat. Les abbayes également, telles Joncels et Villemagne ont été des pôles de rassemblement si puissants qu'aux XIV^e et XV^e siècles, ils se sont mués en bourgades fortifiées. Le phénomène de concentration de l'habitat autour des châteaux seigneuriaux, reconnu, avec des nuances locales dans l'arc méditerranéen, et appelé *incastellamento*, n'est pas absent des hauts cantons, mais il est le modèle dominant au sud des reliefs de la Montagne Noire.

Dans les villages fortifiés, lieu de mixité sociale où l'habitat aristocratique jouxte les maisons des paysans, la défense collective prend le dessus sur le château proprement dit. L'enceinte du village n'est souvent formée que de la simple juxtaposition des faces arrière des habitats. Au fil de la croissance démographique, l'enceinte se déplace et s'agrandit, englobant un nouveau cercle de maisons, puis encore un autre. Cette croissance concentrique est d'autant plus visible que le village est installé sur un site plan ou sur une dénivellation faible, sans contrainte ni défenses naturelles. Si l'enceinte reste longtemps de facture modeste, la tour-porte en constitue le point symbolique. Souvent gardée à l'origine par une famille de rang chevaleresque, elle passe d'ordinaire sous le contrôle de la communauté villageoise qui en est très soigneuse, même encore à la période moderne. L'église, souvent en bordure d'enceinte dans le tracé primitif, se trouve peu à peu insérée dans le bâti villageois. Le fossé périphérique double le mur constitué par les maisons juxtaposées.



VUE GÉNÉRALE DE PUISSESGUIER

Puisserguier est un exemple de ces gros *castrum* de plaine, siège d'une importante seigneurie. Le château, de grande taille, d'origine romane (XII^e siècle) mais réaménagé à l'époque moderne, s'est installé en bordure d'une dénivellation qui le protégeait du côté nord. Les maisons se sont rassemblées autour du château, peu nombreuses du côté escarpé, s'étalant largement, en avant, sur les trois autres côtés.

Mais les plus gros villages, les plus riches, élèvent sur certains secteurs de l'enceinte de véritables murailles sur lesquelles les maisons s'appuient. La croissance continuant, des maisons sont construites hors les murs, au *barri* (faubourg). Mais les dangers de la guerre de cent Ans et notamment la chevauchée du Prince Noir, en 1356, à travers le Minervois jusque sous les murs de Capestang, changent les perspectives et redonnent de l'intérêt à ces murs, tandis que l'hémorragie démographique due à la peste, récurrente à partir de 1348, rétrécit l'espace nécessaire à la vie du village.

Dès lors, la fortification villageoise scelle l'emprise de l'agglomération, pour longtemps, souvent jusqu'à la prospérité viticole du XIX^e siècle où les murs abattus laissent place à une promenade ombragée.

L'enceinte villageoise remplace symboliquement la fonction défensive de la résidence aristocratique castrale. Cette dernière, surtout à partir du XIV^e siècle, n'est plus nécessairement fortifiée ni systématiquement occupée par ses châtelains. Le modèle urbain, très prégnant dans ce secteur de plaine et de piémont, incite les nobles à gagner des demeures incluses dans la trame villageoise.



VUE DU CHÂTEAU
DE PUISSEGUIER

Les maisons se sont appuyées sur les murs de la basse-cour du château ; leurs façades ont été modifiées, mais la disposition intérieure est toujours visible.

Donjons et logis : l'architecture castrale entre traditions et modernité

En termes d'architecture, l'influence de la couronne de France ne se fait principalement sentir que dans la zone de plaine biterroise déjà bien pourvue en châteaux et résidences aristocratiques. Dans les hauts cantons, la pénétration des nouveaux concepts véhiculés par la fortification royale est nettement plus lente et relativement rare. Les éléments constitutifs de la défense, comme les formes et la typologie des châteaux y demeurent archaïques, ou tout du moins fortement ancrées dans une tradition séculaire, avec l'édification de tours quadrangulaires et une mise en défense généralement sommitale. Les innovations comme les archères y sont rares. Les châteaux conservent un aspect massif et peu ouvert, privilégiant la solidité illusoire des murailles au détriment d'une réponse poliorcétique élaborée : le flanquement y est rare, la défense active limitée.

Les élévations n'étant plus conservées ou encore largement remaniées, ces vestiges ne sont connus que dans leurs parties basses. Le champ d'interprétation demeure donc large, notamment sur l'hypothétique présence de lignes de défense crénelée, de hourds ou encore de mâchicoulis. Malgré ce, une constante reste valable : la défense devait se faire systématiquement depuis les parties hautes des bâtiments. Le phénomène de dispersion de l'aristocratie n'est pas absent dans les *castra* de l'arrière-pays. Les vieux sites perchés desquels sont originaires nombre de petits seigneurs sont progressivement abandonnés au profit du confort que procurent les *ostals* des villes et des petites agglomérations castrales. L'habitat seigneurial tardif de Neyran, qui constitue un petit groupe architectural autonome implanté à quelques centaines de mètres du *castrum* primitif vers le milieu du XIII^e siècle, semble directement faire écho à ces évolutions architecturales.



CAPESTANG, CHÂTEAU DES ARCHEVÊQUES : FAÇADE À MÂCHICOULIS SUR CONTREFORTS

Capestang comme Montouliers font le lien entre construction languedocienne et adoption des nouveaux éléments défensifs, avec une façade à mâchicoulis sur contreforts ; même si à Capestang, les mâchicoulis sont plutôt datés de la seconde moitié du XIII^e siècle, le modèle est purement languedocien.

PUISSERGUIER : LA PERMANENCE D'UN MODÈLE LANGUEDOCIEN

A Puisserguier, les principales structures du château seigneurial actuellement identifiables sont attribuées aux XIII^e-XIV^e siècles. Les importants travaux sur les façades aux XVI^e-XVIII^e siècles (ouvertures, mise au goût de l'époque, fenêtres à croisée, réaménagements internes, plafonds à caissons, plafonds à la française...) n'altèrent pas le plan général qui forme un vaste quadrilatère irrégulier.

La tour-porte du XIV^e siècle est sensiblement du même modèle que celle du château de Dio, *castrum* de piémont. Bien que reconstruit au XIII^e siècle, le château de Puisserguier, conserve les caractéristiques des châteaux languedociens antérieurs à la Croisade contre les Albigeois : peu d'ouvertures, pas de flanquements, défense essentiellement sommitale. Seules les proportions, l'intégration d'espaces ouverts et de la tour diffèrent. En ce sens, l'absence de pénétration du modèle philippin est aussi patente qu'en zone de montagne.

Dans les principaux centres d'attraction de l'habitat, le château n'est pourtant pas absent puisque, dans la majeure partie des cas, sa présence est fondatrice et préside la cristallisation du bâti. S'il s'est parfois noyé dans le village, logis élégant plutôt que maison forte, bien souvent c'est le choix de la pérennité qui a été fait, au prix de nombreux et successifs réaménagements. De ce fait, la principale difficulté des archéologues consiste à reconnaître les structures castrales primitives qui sont le plus généralement à l'origine de ces villages biterrois. Certains ont adopté des développements venus avec les ingénieurs du roi. Ainsi le château de Creissan est remanié : à la base ancienne, l'enceinte quadrangulaire, est ajoutée au XIV^e siècle une échauguette polygonale du type de celle de Quillan. Le domaine des archevêques de Narbonne, et au premier plan, la tour de Gilles Ayclin à Narbonne et le front du sud du palais contribuent, entre la fin du XIII^e siècle et le début du XIV^e siècle, à la diffusion de modèles "royaux".

Si aujourd'hui les sites castraux désertés se concentrent principalement dans la zone nord, dans le Haut Languedoc, les constructions primitives qui, dans la plaine viticole, vont donner naissance aux gros villages fortifiés, n'étaient sans doute morphologiquement pas très différentes des châteaux de relief. Sur ces châteaux intégrés dans un urbanisme original (celui du *castrum*), les modèles architecturaux venus du nord de la France n'ont eu qu'un impact limité, ils vont souvent conserver un caractère singulier, avec des programmes enracinés dans une forme de tradition languedocienne, avant de plus profondes transformations au bas Moyen Âge et durant toute l'époque moderne.

c. Une terre d'artisanat (XII^e-XV^e siècle) - I. Commandré, V. Vassal, M. Bourin-Derruau

Il est difficile de définir les sources de la croissance qui nourrissent l'éclosion des seigneuries castrales et la construction de châteaux. Nul doute que l'agriculture en est l'une des clefs: elle conquiert les bords des rivières aux terres grasses et plus humides et s'oriente vers une production ouverte sur le commerce, la vigne principalement. Mais dès le XII^e siècle, l'artisanat, rural et urbain, est aussi l'une de richesses de la région. Les artisans font d'ailleurs partie des premiers habitants à se rassembler au pied des châteaux.

Comme il en va dans la plupart des régions à cette période, l'artisanat est étroitement lié au monde rural. Nombreux sont les artisans qui, une partie de l'année, appartiennent également à l'univers paysan. Le phénomène se nourrit des besoins d'une production de marchandises à plus ou moins grande échelle et montre une scission formelle entre, d'une part les villes, "moteurs de l'industrie", qui concentrent l'essentiel de la demande, et d'autre part le monde rural qui en assure principalement la réalisation, même si l'observation fine des échanges montre bien que le monde rural est aussi un consommateur actif.



VUE GÉNÉRALE DE L'HÔTEL DES MONNAIES

L'hôtel dit "des monnaies" de Villemagne-Argentière pourrait témoigner de cette activité, sans qu'on puisse pour autant définir précisément la fonction du bâtiment.

L'omniprésence des activités liées au textile

Tout l'ouest du Languedoc, de Béziers jusqu'à Toulouse, travaille la laine et produit les blanquets, des draps de couleur naturelle, bon marché. Ce type d'artisanat présente des séquences de productions très fragmentées, faisant l'objet de peu d'écrits avant la période tardo-médiévale. Il concentre une main-d'œuvre le plus souvent peu ou pas spécialisée, travaillant manuellement, à domicile et sans véritable équipement spécialisé, à partir d'une matière première (laine) directement issue des activités agro-pastorales. De nombreux villages, comme celui de Cabrerolles, accueillent les premiers moments de la chaîne opératoire du drap, dont la paysannerie locale obtient des revenus complémentaires. Après le tissage, les draps reçoivent les dernières phases du travail, le parage, dans les ateliers des villes, grandes et petites. Car la teinture fait aussi la fortune du Languedoc.

Le célèbre rouge de Montpellier fait fureur et alimente l'insolente prospérité de la ville au XIII^e siècle, mais les tarifs des péages révèlent une importante circulation de nombreux autres colorants (cochenille, pastel, indigo) dont l'origine est parfois très lointaine. Une activité tinctoriale est ainsi attestée à Villemagne à partir de 1344.

La circulation des draps de laine et de lin anime toute la région. Elle est mentionnée par les tarifs du péage de Fauères de 1199. Au total, depuis le filage de la laine jusqu'au commerce des draps, l'activité textile anime tout le bas pays de manière très intense, mais les hauts cantons également. Elle créerait, selon les estimations de l'époque, près des deux tiers de la richesse régionale, même si la concurrence catalane induit un moment de crise dans les années 1330-40. Pourtant, de cette activité productrice, il ne reste pas de traces matérielles ; non plus d'ailleurs que des multiples artisans, tailleurs, charpentiers, plâtriers etc., dont l'activité est pourtant attestée dans les villages et qui y sont particulièrement aisés.

Mines, bois, verre : un artisanat documenté à partir du XII^e siècle

Si leurs vestiges demeurent également ténus, d'autres artisanats sont plus lisibles aujourd'hui ; plus spécifiques des hauts cantons aussi. Ils se sont développés à la faveur des atouts naturels qu'offre l'environnement et sont plus particulièrement centrés autour de l'exploitation des ressources pétrographiques et minéralogiques ainsi que de l'exploitation forestière. Reste que l'artisanat qui se développe dans cette zone des hauts cantons héraultais n'est encore que très partiellement connu ; peu abordé dans les textes historiques et, à ce jour, peu documenté par l'archéologie. La documentation rassemblée ici ne permet pas pour l'heure de cerner la nature et les modalités de l'artisanat de cette aire géographique avant le XII^e siècle. Ce pan de l'économie semble principalement structuré autour de trois grands pivots : l'exploitation de gisements polymétalliques, de pierres marbrières et enfin l'artisanat verrier forestier.



© Manuscrit de Sr. John Mandeville, vers 1420, British Museum Add. Ms. 24.189, fol.16

REPRÉSENTATION D'UN ATELIER VERRIER FORESTIER
À LA FIN DU MOYEN ÂGE



DÉTAIL D'UNE GOURDE EN VERRE
TROUVÉE DANS LE Puits DE CRUZY

La mise en valeur du territoire minier aux abords de Villemagne et dans la haute vallée de l'Orb semble un phénomène relativement ancien, dont les premiers témoignages remontent à la période antique. A partir des années 1160, de nombreux actes portent plus ou moins directement sur le partage du territoire et les modalités de l'artisanat minier qui fait l'objet d'une réglementation précise. Les terroirs de Villemagne, Boussagues, Clairac et Taussac sont placés sous l'autorité des vicomtes de Béziers et de Carcassonne, lesquels se partagent les bénéfices de cette activité avec les seigneurs locaux propriétaires des sols. Les écrits des XII^e et XIII^e siècles rendent également compte assez précisément de l'existence de gisements de plomb argentifère, mais aussi des équipements nécessaires à l'extraction puis à la transformation des matériaux. Les mines sont ainsi aménagées avec de nombreux systèmes de puits et de regards ainsi que des systèmes d'étais pour les galeries.

Non loin de là, et toujours d'après les textes, des installations complémentaires, pourvues de plusieurs bassins et de fours, permettent le broyage, le lavage, le grillage, la fusion et enfin l'affinage des métaux.

Une fois les opérations de transformation du minerai achevées, c'est encore sous la tutelle directe des deux vicomtes que se fait l'achat et la vente des métaux.

Les produits d'exploitation circulent sous diverses formes : en demi-produits, comme des lingots, ou encore sous forme de produit finis, comme des monnaies.

La valorisation des produits de la forêt participe également de l'économie locale dans les étages les plus montagnards. Quelle que soit sa forme d'exploitation, en taillis ou en futaie, puis d'usage, en bûche, en fagot ou en charbon, le bois joue un rôle essentiel dans les économies médiévales. Il répond aux besoins domestiques, pour le chauffage et la cuisson des aliments, comme à ceux des industries. Enfin, il sert également de matériau de base pour la construction civile et militaire. Dans les zones les plus isolées, où le matériau pondéreux est difficilement transportable, les grands propriétaires fonciers favorisent l'installation de bouches à feu. Ces dernières participent d'une industrie de transformation établie *in situ*, au cœur des massifs ligneux, et permettent ainsi la circulation plus aisée de produits finis, comme le métal, le verre ou encore le charbon de bois. En l'état des connaissances historiques et archéologiques, la première moitié du XIII^e siècle semble marquer l'émergence de l'artisanat verrier forestier dans la région. Comme dans le reste du Midi méditerranéen, les ateliers médiévaux languedociens sont presque exclusivement installés dans les campagnes et assurent la chaîne opératoire complète de la production du verre.

Dans le périmètre du territoire défini par le Pays Haut Languedoc et Vignobles, plusieurs centres ont été identifiés. Tous ont été installés au cœur de la forêt, répondant ainsi à l'important besoin en combustible que nécessite le fonctionnement des divers fours présents dans chaque officine. Ces aménagements sont parfois matérialisés par des petites structures intégrées dans un maillage d'habitat rural préexistant. Mais dans la majorité des cas, ils sont édifiés *ex nihilo* et forment, pour les modèles les plus développés, de véritables petites agglomérations occupées le temps que dure l'exploitation de la concession forestière, soit quelques décennies.

Un atelier, sans doute de modeste envergure et qui fonctionne entre le milieu du XIII^e siècle et le XIV^e siècle, a été localisé à Vailhan. Il est établi à proximité immédiate de la tour des Moulesses, laquelle domine l'ensemble de ce secteur boisé. Au moins quatre établissements verriers, probablement successifs, ont également été détectés dans les terroirs de Saint-Jean-de-Minervois et de Prades-sur-Vernazobres. Si les restes matériels qui attestent de leur présence sont ténus, ils permettent toutefois d'identifier des établissements relativement importants, de l'ordre de 3000 à 6000 m², qui contenaient plusieurs structures de chauffe dont la période d'usage semble s'étendre entre la fin du XIII^e siècle et la seconde moitié du XIV^e siècle.

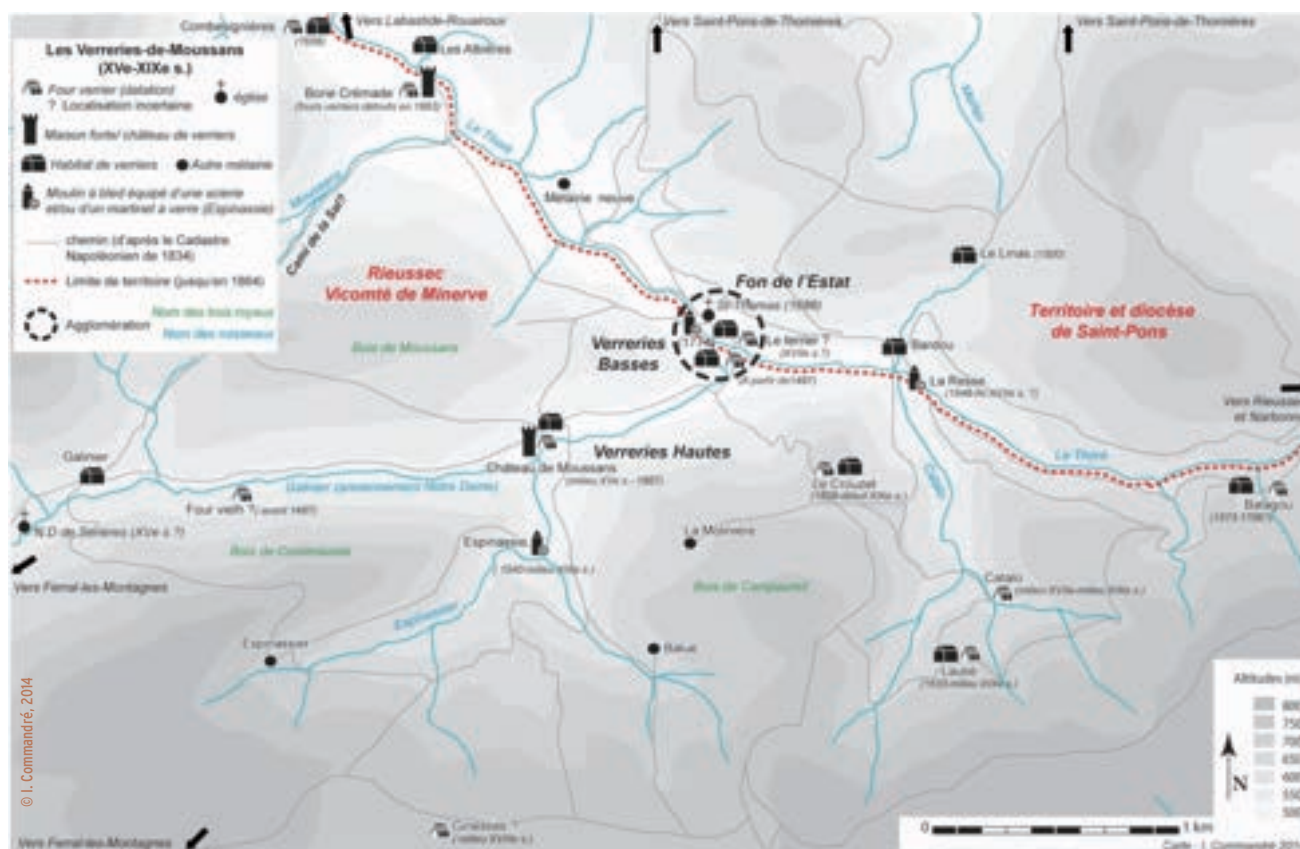
Ces unités de fabrication se distinguent par la grande qualité de leur production, constituée principalement par de la gobeleterie de luxe en verre incolore cristallin ornée de nombreux décors colorés et, sans doute, pour leur aptitude à générer un certain profit économique. Le clergé, régulier comme séculier, ne s'y trompe pas et l'abbaye de Fontfroide ou encore l'évêché de Béziers ont su, en leur temps, investir dans cet artisanat lucratif.

A l'instar du bois, les carrières de pierres marbrières répondent à des besoins ponctuels ou plus durables permettant d'alimenter la construction civile et militaire, des grands chantiers d'églises et de châteaux aussi bien que d'unités domestiques plus modestes. L'exploitation de la pierre renvoie à l'univers minéral qui se développe à travers l'urbanisme castral et dans les centres religieux (Saint-Pons-de-Thomières, Villemagne...).

Le caractère commun, ou plus répandu, de cette utilisation est contrebalancé par l'usage prestigieux de différentes veines de marbres : marbres rouges de Cessenon-sur-Orb, de Félines-Minervois, de Saint-Nazaire-de-Ladarez, de Pezènes-les-Mines, marbres jaunes de Faugères, de Ferrières-Poussarou, marbres noirs de Roquebrun, marbres blancs de Saint-Pons-de-Thomières, d'Olargues, de Cassagnoles.

Comme pour les mines, les textes demeurent indigents mais les *artefacts* que peuvent constituer les sarcophages, tables d'autels, cippes, chapiteaux et autres éléments de décors présents dans l'architecture religieuse, révèlent un usage effectif dès le haut Moyen Âge.

CARTE GÉNÉRALE DU TERROIR DES VERRERIES-DE-MOUSSANS (XV^E-XIX^E SIÈCLE)



L'ESSOR DES VERRERIES

Dans le Saint-Ponais, les espaces forestiers, jusqu'alors non exploités, sont à nouveau investis à partir du milieu du XV^e siècle. De nouvelles installations artisanales émergent donc et ce, à la demande des possédants, manifestement dans l'optique de regagner sur l'inculte. C'est dans ce contexte général de dépeuplement et de déprise de l'ager que Jean Lannoy, Grand Maître des Eaux et Forêts, encourage le repeuplement de ces espaces forestiers en accordant en 1401 de nombreuses libertés d'exploitation aux habitants : charbonnage, chaux, pâtures et même droits de chasse. Les successeurs de Lannoy en 1447 et 1467 confirmèrent ces mesures, extrêmement favorables aux verriers qui s'installent à peu près à cette époque au cœur des massifs orientaux de la Montagne Noire.

Les verriers s'établissant dans les bois de la Couronne bénéficient d'importants avantages notamment par le biais de baux perpétuels associés à un loyer annuel très modeste. C'est de ce mouvement d'expansion que se forme progressivement l'agglomération des Verreries-de-Moussans. Le village actuel, qui n'a pu prétendre au statut de commune qu'en 1864, constitue l'aboutissement d'une activité multiséculaire, aux mains de plusieurs grandes familles verrières.

Cette phase apparaît donc comme une période décisive pour l'industrie verrière, un temps de renouveau caractérisé par un processus d'expansion généralisé des foyers de production largement encouragé par la royauté.

Reste à dire un mot de l'artisanat potier. L'apparition d'agglomérations véritablement spécialisées, telles que le centre de Cruzy, semble n'être qu'un phénomène tardif à rattacher au début du XVII^e siècle. Il n'en demeure pas moins que les fouilles pratiquées ces dernières années sur les agglomérations fortifiées d'Olargues, de Mourcairol et de Neyran ont souligné l'usage prédominant de vaisselle en terre d'origine locale. Céramiques culinaires, de stockage ou de présentation, sont en général des productions à pâtes grise ou encore rouge polie à partir de la seconde moitié du XI^e siècle. S'ils commencent à être mieux connus, ces petits centres de production médiévaux sont encore loin d'être repérés, et ce particulièrement dans ce secteur des hauts cantons héraultais.

Le second tiers du XIII^e siècle est marqué par l'apparition des premières terrailles vernissées qui peuvent être des productions régionales (Clermont-l'Hérault, Montpellier) comme des importations d'origine plus lointaine. On relève notamment la présence nombreuses marmites à pâte kaolinitique originaire de la région de l'Uzège ainsi que des faïences protomajoliques italiennes à décor de vert et brun ou encore des céramiques à émail stannifère et décor de bleu de cobalt et/ou de lustre issues de la péninsule ibérique (Valence, Manisse ou Paterna).

La diffusion des produits artisanaux et les routes du commerce

Deux grands modes de distribution semblent coexister dans le Languedoc médiéval : une part importante, et sans doute prépondérante, s'effectue par le biais des marchands installés dans les principales agglomérations urbaines tandis que le colportage constitue la maille la plus fine et réduite de l'échange commercial. La part des foires et marchés est loin d'être négligeable, ceux-ci permettant d'étendre ou de densifier l'aire de diffusion des produits. Les foires de Villemagne ou encore celle de Saint-Pons-de-Thomières sont ainsi connues à partir du second tiers du XIII^e siècle.

L'ensemble de ces réseaux commerciaux contribue à définir une aire de diffusion qui semble dépasser largement le cadre du Languedoc ainsi qu'en témoignent les exportations de verre en direction de la péninsule ibérique dès la fin du XIII^e siècle. Ce riche pays agricole, artisanal et marchand a atteint dans les années 1340 un niveau démographique qu'il ne retrouva plus jusqu'à la seconde moitié du XIX^e siècle.

Un siècle de malheurs : milieu XIV^e-milieu XV^e siècle

Le milieu du XIV^e siècle fut, en effet, un dur changement, un coup d'arrêt à la prospérité : la peste et la guerre tuent et ruinent. Malgré leur grande diversité et la multiplicité des matières premières qui leur sont nécessaires, les activités artisanales qui viennent d'être évoquées, connaissent une nette phase de déclin vers le milieu du XIV^e siècle. La seconde moitié du XIV^e siècle est désignée par l'historiographie languedocienne comme une "période désastreuse où la misère et l'insécurité étaient habituelles". Le phénomène touche l'ensemble de l'Europe occidentale et la région atteint son étiage démographique aux alentours de 1480. Les crises de la fin du Moyen Âge, si elles enrayent durablement le processus économique languedocien, jettent toutefois les bases d'une nouvelle organisation proto-industrielle. Elles génèrent également l'émergence d'activités artisanales inédites placées sous de nouvelles autorités.

Les gisements de plomb argentifères sont délaissés durant la première moitié du XIV^e siècle : déclin généralisé de l'exploitation de l'arc minier du Midi ou passage sous l'autorité royale qui aurait défini de nouvelles modalités d'exploitation dont les documents textuels semblent manquer ? Il n'en demeure pas moins que l'exploitation des denrées fossiles du sous-sol se tourne désormais vers d'autres matériaux et notamment la houille, également désigné sous le terme de charbon minéral ou charbon de terre. Les secteurs de Boussaques et de Villemagne-l'Argentière témoignent d'une exploitation active dès les premières années du XIV^e siècle.



BOUSSAGUES, LA MAISON DU VIGUIER

d. Le temps des beaux hôtels et des plafonds peints :

de nouveaux goûts pour une nouvelle prospérité - M. Bourin-Derruau

Après les très dures années 1350-1450 où la peste s'abat sur l'Europe, où la guerre sévit avec ses troupes de mercenaires qui pillent tout particulièrement un Languedoc encore florissant, où la fiscalité écrase le pays, inégalement, les campagnes plus que les villes, la prospérité revient.

Montpellier, que Jacques Cœur a choisi comme pôle de ses affaires méditerranéennes, connaît des années particulièrement brillantes, mais le Pays Haut Languedoc et Vignobles vit aussi de belles décennies. Il se repeuple.

Le paysage s'est transformé, les vignes se sont installées sur les pentes, le blé règne en maître au centre des terroirs, les troupeaux d'ovins alimentent un artisanat lainier de grande vigueur.

Pendant cent nouvelles années (1450-1550), cette richesse retrouvée modèle villes et villages. Dans les cités, le temps où s'élevaient les cathédrales est terminé ; on ne bâtit pas plus de nouvelles églises paroissiales.

La population amoindrie se satisfait de celles que lui ont léguées les siècles précédents, avec leur grande nef gothique où l'ensemble des fidèles se rassemble en un corps unique. Tout au plus les confréries ou les puissants percent-ils les murs des nefs pour ajouter des chapelles latérales qui leur sont personnelles ; elles traduisent de nouvelles formes de piété mêlant l'ostentation sociale et la fragmentation du sentiment collectif.

En revanche, la construction "civile" bat son plein. Surtout dans les villages de la plaine, plus que dans l'arrière-pays où la prospérité, moins générale, s'attache principalement aux zones minières et artisanales et aux nœuds commerciaux.

C'est le temps des grands hôtels qu'élèvent nobles et bourgeois, parfois au large des villages, plus souvent au cœur. Les malheurs des temps ont laissé des maisons vides, que l'on remembre pour bâtir de neuf ; ou bien l'on s'attache à mettre au goût du jour d'anciens beaux *ostals* à la façade jugée trop sévère. Du temps passé, on garde, au rez-de-chaussée, les grandes arcades derrière lesquels sont installés les ouvriers des marchands ou leurs entrepôts.



MAISON DES XIV^E-XV^E SIÈCLE À CEILHES



SPLENDIDE FENÊTRE À CROISÉE À OLARGUES

Désormais, les façades s'ouvrent largement de fenêtres à croisée, plus lumineuses, qui remplacent les remplages de la fenêtre gothique classique. Il en est de simples, d'autres sont ornées de gorges moulurées et d'éléments sculptés qui montrent à tous la richesse de la maison.



Mais c'est par excellence le temps de l'escalier en vis avec sa porte décorée de pinacles. Il dessert les divers niveaux des ailes de l'hôtel et détrône l'ancien degré, le grand escalier qui conduisait, dans la cour, par l'extérieur, au premier étage. Les tourelles terminales de ces escaliers dominent les toits ; plus tard, elles furent surélevées pour y installer des colombiers. Les réaménagements du XVIII^e siècle les ont souvent masquées mais, dans les centres anciens, beaucoup sont encore visibles, parfois complètes, plus souvent à l'état de traces.

Quelques-uns de ces logis abritent des décors, du moins dans la pièce d'apparat, dont il reste aujourd'hui essentiellement le plafond. Il en existe dans la plupart des régions méridionales de l'Europe, mais le Languedoc en est particulièrement riche. Au mur, souvent un simple décor de faux appareil était masqué par des séries de tapisseries. Dans le territoire du Pays Haut Languedoc et Vignobles, trois de ces plafonds ont été récemment retrouvés, en plus ou moins bon état (Gabian, Capestang et Puisserguier), mais sans doute beaucoup sont encore inconnus, dissimulés par de faux plafonds ou par des badigeons posés lorsque le goût en eût disparu. Des trois qui subsistent, le premier fut sans doute installé à Gabian, par l'évêque de Béziers le célèbre Guillaume de Montjoie, qui y possédait son principal château, peu avant 1450. Il fut suivi (imité ?) par l'archevêque de Narbonne Jean d'Harcourt à Capestang. Ils installèrent le plafond décoré pour couper la haute salle sur arc diaphragme qui datait de plus d'un siècle.

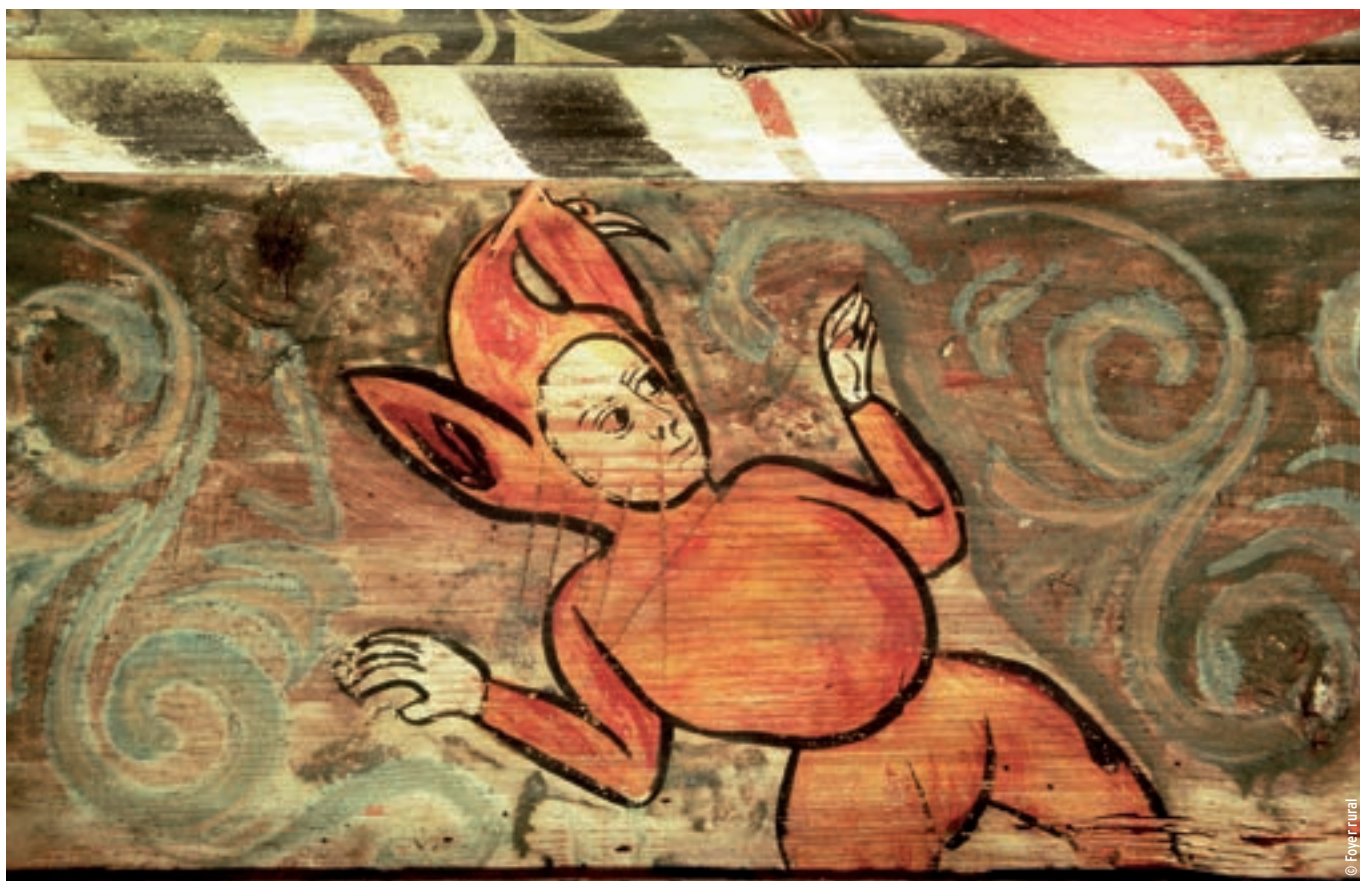
Puis presque cinquante ans plus tard, au moment où la mode était à son maximum, le propriétaire d'un vaste hôtel sur la place de l'Eglise de Puisserguier, sans doute le viguier Jean Jean, pourvut son hôtel d'un ensemble de plafonds peints. Ces plafonds ont des charpentes de même structure, à poutre et solives et leurs décors ont bien des points communs. Les poutres et les solives perpendiculaires, moulurées, ainsi que de très nombreuses planchettes et couvre-joints qui composent un complexe travail de menuiserie, portent un décor foisonnant et très coloré.

Le plafond du château de Capestang, le seul visible aujourd'hui, en est un superbe exemple : deux de ses travées, longtemps cachées sous un faux-plafond révèlent la luxuriance des coloris.

Le patrimoine médiéval est le plus prestigieux sur le territoire du Pays, il nous livre des édifices particulièrement remarquables : églises pré-romanes, romanes ou gothiques, maisons médiévales, *castra*, plafonds peints. Sa valeur étant largement admise, les démarches de sauvegarde et de valorisation de ce *corpus* d'œuvres sont généralement bien engagées. En effet, les prospections archéologiques et les études universitaires ont permis d'affiner la connaissance, de nombreux édifices remarquables bénéficient d'une protection au titre des Monuments Historiques et les acteurs locaux (collectivités, associatifs), ainsi que l'Etat, se mobilisent pour favoriser la connaissance, l'entretien et la transmission de cet héritage.



© Foyer rural



© Foyer rural

PERSONNAGES

Au-dessus des poutres, entre les solives, de petites planchettes (environ 150 à Capestang), nommées "closiers", portent, selon un plan d'ensemble cohérent, toute une série de sujets. L'héraldique y tient sa place, mais aussi les animaux, familiers ou fantastiques. Les hybrides, à tête humaine et à corps d'animal, rappellent la part animale de l'homme.

Et quelques scènes truculentes mettent dans ce plafond une saveur carnavalesque. Le tout peint avec un graphisme de grand talent par un inconnu, le "maître de Capestang". Ces images, longtemps oubliées, font apparaître un autre Moyen Âge ; on n'en connaissait guère que la peinture sacrée des églises. C'est tout un imaginaire profane que les plafonds viennent de dévoiler.